NOUVELLE-ORLÉANS, 1er SEPTEMBRE 1897.

Livraison 5ème | 6e SÉRIE. | Tome 1

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1897.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1897.

COMPTES-RENDUS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée. doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

CHATEAUBRIAND

D'APRÈS LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

Les deux plus grands noms de la littérature du temps du Premier Empire sont ceux de Mme de Staël et de Chateaubriand; celle-là donna la vraie définition du romantisme et contribua puissamment au développement d'une nouvelle école littéraire; celui-ci, d'après M. Emile Faguet, " a renouvelé l'imagination française."

Afin d'étudier la vie de Chateaubriand nous devons lire ses " Mémoires d'Outre-Tombe." Là nous voyons

l'homme lui-même avec son admirable génie et son caractère honnête et indépendant, mais aussi avec son orgueil et son égoïsme. Il commença à écrire ses mémoires en 1811 et les compléta en 1841 quand il eut soixante-treize ans. Il les vendit pour une rente viagère, et il était convenu qu'on ne les publierait qu'après la mort de l'auteur. Les éditeurs, cependant, trouvant que Chateaubriand vivait trop longtemps, publièrent les mémoires dans un journal en 1848. On peut s'imaginer l'effet que produisit un ouvrage destiné à être posthume et où les contemporains étaient traités avec une sévérité impitoyable. Il s'éleva un grand cri d'indignation contre l'auteur, et celui-ci, vieux, infirme et désappointé, mourut peu après la publication des mémoires, le 4 juillet 1848, âgé de quatre-vingts ans.

Quoique Chateaubriand manque de modestie dans ses mémoires, nous devons admirer la grâce, la force et l'harmonie de son style et nous sommes entraînés par la véhémence avec laquelle il critique ses adversaires en politique et en littérature. Il dépeint souvent la tristesse innée de son caractère et son esprit obstiné et il nous donne à entendre qu'il a hérité ces dispositions de son père. Celui-ci appartenait à une famille ancienne et distinguée de la Bretagne, qui avait été presque ruinée au XVIIe siècle. Le comte de Chateaubriand fit preuve d'une énergie extraordinaire, devint commandant d'un corsaire et armateur, et redora le blason de ses ancêtres. Il acheta le château de Combourg qui avait appartenu autrefois à sa famille, et ce fut là, dans un vaste et sombre manoir, que vécut le futur grand écrivain pendant plusieurs années.

François René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo en 1768 et sa première enfance s'écoula sur la côte de l'Océan, où il jouait avec ses petits compagnons plé-

béiens, écoutant tantôt le doux et triste murmure des vagues quand la mer était calme, et tantôt le rugissement de la tempête qui bouleverse la mer et la fait frémir. Chateaubriand aima toujours l'Océan avec passion et fut ainsi un vrai Breton, animé de l'esprit aventureux des hardis marins de Saint-Malo, dont les navires ont sillonné toutes les mers. François René était le plus jeune de dix enfants et ne fut guère choyé par ses parents. Son père était dur et sa mère pieuse mais timide et écrasée par la froideur et la mélancolie de son mari. La seule amie de l'enfant dans la maison paternelle fut sa sœur Lucile, aussi mélancolique que lui mais belle, douce et très intelligente. Elle semble avoir deviné le génie de son frère et ils écrivaient des vers ensemble. Ils ne furent séparés que quand le jeune homme alla au collège. Chateaubriand fut un élève studieux et appliqué mais il montra son caractère indomptable en résistant avec violence aux punitions corporelles. En sortant du collège il pensa à se faire marin, puis prêtre, enfin il entra dans l'armée comme sous-lieutenant au régiment de Navarre.

Chateaubriand décrit d'une manière intéressante l'état de son esprit pendant qu'il demeurait à Combourg. Il raconte ses rêves d'amour, sa passion pour un être imaginaire et éthéré avec lequel il eût voulu s'élever jusqu'aux cieux monté sur les nuages rapides et multicolores ou emporté par le vent de la tempête, et il nous dit aussi qu'il essaya de se suicider. Peu après son départ pour l'armée Chateaubriand apprit la mort de son père et il retourna à Combourg où il resta quelque temps. Il alla ensuite à Paris où étaient Lucile et son frère aîné qui avait épousé une petite-fille du célèbre Malesherbes. Chateaubriand fait une description intéressante dans ses mémoires de la société sous l'ancien régime. Il

parle de la légèreté de ces hommes et de ces femmes qui devaient bientôt déployer le plus ferme courage sur l'échafaud. La reine et le comte d'Artois jouaient au Trianon le "Barbier de Séville" de Beaumarchais, où étaient attaquées toutes les classes de la société avec l'ironie et l'esprit le plus mordants. Il y avait de grandes fêtes à la cour, et la gracieuse Marie-Antoinette et l'épais Louis XVI dansaient au bord d'un précipice. Chateaubriand fut présenté à la cour, suivit le roi à la chasse, et fut reçu avec quelque faveur, mais il n'avait pas de goût pour le rôle de courtisan et ne resta pas à Versailles.

Les Etats-Généraux s'assemblèrent le 5 mai 1789, la Bastille tomba le 14 juillet, et Chateaubriand vit avec horreur les premiers excès de la Révolution. Il vit porter en triomphe les têtes de Foulon et de Berthier et résolut de fuir ces "festins de cannibales." Il conçut le projet de trouver le passage du Nord-Ouest et partit pour l'Amérique en 1791. Le colonel Armand de la Rouërie lui avait donné une lettre pour Washington et ce grand homme reçut le jeune Français avec bienveillance et l'invita à dîner chez lui. Chateaubriand dit qu'il vit passer Washington dans une voiture traînée par quatre chevaux et il fut étonné de voir Cincinnatus dans une telle splendeur. Le patriote américain produisit une grande impression sur le gentilhomme français et celui-ci trace entre Washington et Bonaparte un parallèle tout à l'avantage du premier.

Peu après son arrivée en Amérique, Chateaubriand abandonna l'idée de ses explorations au pôle Nord et parcourut les forêts du Nouveau Monde. Il recueillit de la nature et des Indiens des sensations qu'il devait exprimer plus tard en paroles harmonieuses. Pendant son séjour en Amérique il apprit la fuite du roi et son

arrestation à Varennes et il crut qu'il était de son devoir de retourner en France et de se rendre à l'armée des émigrés, quoiqu'il n'eût pas beaucoup d'enthousiasme pour la cause de ceux-ci. Comme il n'avait pas d'argent pour faire figure à l'armée sa sœur le maria avec Mlle de la Vigne, qui était jeune, jolie et spirituelle, et qui lui porta une dot de six cent mille francs. Ce n'était pas un mariage d'amour mais Chateaubriand apprit à estimer grandement sa femme. Il parle de son dévouement avec reconnaissance, mais nous pouvons dire ici qu'il fut probablement trop égoïste pour avoir jamais vraiment aimé. Toute sa vie il se laissa adorer et il eut de charmantes amies : Mme de Beaumont, Mme de Custine, Mme de Mouchy, et surtout Mme Récamier. Ces aimables femmes furent les anges gardiens de l'écrivain et il fut inspiré par leur sincère affection.

En juin 1792 Chateaubriand partit avec son frère pour l'armée de Condé et se distingua par son courage. Il fut blessé au siège de Thionville et après mille privations il alla à Ostende, ensuite à Jersey et de là en Angleterre. A Londres il se fit traducteur pour vivre, et dans son amertume il écrivit un ouvrage sceptique, presque athée, "Essai sur les Révolutions," qui le gêna beaucoup plus tard lorsqu'il fut devenu le champion du christianisme. Pendant qu'il était en Angleterre il fut aimé d'une belle et chaste jeune fille, Charlotte Ives, fille d'un pasteur de Bungay, et il dut dire à la mère de Charlotte qu'il était marié. Bien des années plus tard, quand il était ambassadeur en Angleterre, Charlotte, alors Lady Fulton, vint le voir avec ses deux fils pour lui demander une faveur, et la présence de la femme qui l'avait aimé dans l'exil lui rappela le roman de sa jeunesse.

Peu de temps après la publication de son "Essai"

Chateaubriand apprit l'exécution de son frère, de la femme de celui-ci, et de Malesherbes, l'héroïque défenseur de Louis XVI. Il reçut aussi le dernier adieu de sa mère et de sa sœur Julie et il dit : " J'ai pleuré et j'ai cru." Dès ce moment il conçut l'idée de son " Génie du Christianisme " pour ramener en France le sentiment religieux. Il lut des fragments de son ouvrage à quelques amis et entre autres à l'abbé Delille, l'auteur d'un grand nombre de poèmes descriptifs froids et ennuyeux.

La paix et l'ordre ayant été rétablis par le Consulat, Chateaubriand put retourner en France, et le 8 mai 1800 il débarqua à Calais sous un faux nom. Il trouva la société complètement changée et il eut le bonheur de rencontrer dans le salon de Mme de Beaumont les personnes les plus distinguées de l'époque. Il commença sa carrière littéraire d'une manière indigne d'un gentilhomme de vieille race, par une attaque violente et injuste contre Mme de Staël. Celle-ci se vengea noblement en faisant effacer le nom de Chateaubriand de la liste des émigrés. En 1801 parut " Atala, " qui fut reçue avec enthousiasme. Chateaubriand lut l'ouvrage à Fontanes, l'oracle littéraire, le Chapelain du temps. Fontanes n'aima pas les paroles du père Aubry au moment de la mort d'Atala et demanda à l'auteur de changer ce passage. Chateaubriand avait dans sa chambre deux tourterelles qui roucoulaient tellement qu'ils interrompaient son sommeil. Il les enferma dans une petite malle et lorsqu'il revint chez lui, après son entrevue avec Fontenelle, il resta depuis huit heures jusqu'à onze heures sans pouvoir écrire une seule ligne. Tout à coup il entendit le roucoulement doux et tendre des tourterelles et l'inspiration lui vint. Il écrivit alors les belles et poétiques paroles que nous voyons maintenant dans " Atala."

Bonaparte se préparait à signer le Concordat avec le pape et à ouvrir les églises de nouveau. Chateaubriand profita avec tact du moment favorable et publia, le 14 avril 1802, son " Génie du Christianisme." L'ouvrage parut quatre jours avant le " Te Deum " à Notre Dame et aida puissamment le Premier Consul dans son œuvre de pacification religieuse. L'auteur fut présenté à Mme Bacciochi, sœur de Bonaparte, à Lucien, son frère, et par Lucien au grand capitaine lui-même qui adressa quelques paroles aimables à Chateaubriand et le nomma peu après secrétaire d'ambassade à Rome. L'ambassadeur français était le cardinal Fesch, oncle de Bonaparte, homme de peu de talent avec lequel Chateaubriand ne s'accorda guère. Mme de Beaumont mourut à Rome et Chateaubriand lui témoigna un dévouement qui ne lui était pas habituel.

"Atala" et " René " faisaient partie du " Génie du Christianisme " et n'en furent détachés qu'après la septième édition. L'auteur dédia la seconde édition de son grand ouvrage à Bonaparte qui tâcha de s'attacher le célèbre écrivain. En 1804 Chateaubriand fut nommé ministre à la république du Valais, mais au moment de quitter Paris il apprit l'exécution du duc d'Enghien et il envoya immédiatement sa démission à Talleyrand, ministre des affaires étrangères. Nous devons admirer son courage en infligeant ainsi un tel blâme à Bonaparte. L'acte du Premier Consul est inexcusable. Le plus jeune des Condés fut arraché du territoire neutre d'Ettenheim, conduit à Vincennes, jugé et exécuté la même nuit. Le prince fut digne de son aïeul, le vainqueur de Rocroy, et ne faiblit pas un moment devant la mort. Il fut fusillé à bout portant à deux heures du matin, à la lumière d'une lanterne. Sa tête fut mise en pièces et son corps fut jeté dans une fosse près de laquelle il se tenait debout au moment de l'exécution.

L'année de la mort du duc d'Enghien Bonaparte, le Premier Consul, devint l'Empereur Napoléon, et quoiqu'il fût profondément irrité par la démission de Chateaubriand, celui-ci ne fut pas inquiété. Il vivait alors avec sa femme dont il avait été séparé depuis son exil. Il ne l'aimait pas comme il l'aurait dû, mais il était fier de la beauté, de l'esprit, de la piété de Mme de Chateaubriand. De 1804 à 1806 il resta à Paris ou alla chez l'un ou chez l'autre de ses amis. Nous le voyons même à Coppet chez Mme de Staël, et ce fut pendant ce voyage qu'il apprit la mort de sa sœur Lucile qui avait épousé un vieux gentilhomme, M. de Caux, pendant la Révolution. En juillet 1806, Chateaubriand partit pour l'Orient et ne revint qu'en juin 1807. Il traversa l'Espagne à son retour, et à l'Alhambra conçut l'idée de son charmant "Abencerage." Son "Itinéraire de Paris à Jérusalem," publié en 1811, est le plus naturel et le plus spirituel de ses ouvrages. En 1807 il publia dans un journal un article contre le despotisme, qui déplut à l'Empereur. Il lui fallut quitter Paris et il acheta près de Sceaux une belle propriété, "la Vallée-aux-Loups," qu'il fut obligé de vendre plus tard. En 1809 parurent "Les Martyrs," ce poème en prose où l'auteur fait un contraste entre les beautés du christianisme et celles du paganisme.

En 1811 mourut Marie Joseph Chénier et, chose étrange, Napoléon favorisa l'élection de Chateaubriand à l'Institut. L'Empereur essaya plusieurs fois de se concilier le grand écrivain, et celui-ci avoue qu'il fut souvent attiré vers Napoléon par la magie de son génie, quoiqu'il sentît pendant tout l'Empire l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. Il ajoute, cependant, que s'il eût tué l'Empereur il n'eût eu guère de remords. Le discours de réception de Chateaubriand était si violent et s'accordait si peu avec les idées de Napoléon que

l'auteur dut se considérer heureux de n'avoir reçu d'autre punition que d'être invité à quitter Paris. Dès ce moment il fut implacable dans son hostilité contre l'Empire, et en 1814 il écrivit ce pamphlet d'une éloquence si passionnée, "De Buonaparte et des Bourbons," qui, de l'aveu de Louis XVIII, lui valut plus qu'une armée de cent mille hommes.

Dans ses mémoires, Chateaubriand consacre tout un volume à la vie de Napoléon. Il lui est hostile mais il rend justice à son génie extraordinaire. Son récit de la campagne de Russie est grandiose : du passage de la Bérésina, de la destruction de la Grande Armée, des souffrances terribles d'un si grand nombre d'hommes à cause de l'ambition impitoyable d'un seul homme. Il loue l'admirable campagne de 1814 pour la défense du sol de la patrie, il raconte la vie de l'Empereur à l'île d'Elbe, les Cent Jours, Waterloo, Sainte-Hélène, et il regrette que la tombe du grand conquérant ne soit pas restée sur le rocher solitaire battu par les vagues inconstantes, emblème de sa carrière.

Quand Louis XVIII monta sur le trône de Louis XVI, Chateaubriand fut reçu avec froideur, quoiqu'il eût accompli la tâche difficile de présenter au peuple français, sous le jour le plus favorable, le successeur de l'Empereur. Pendant les Cent Jours Chateaubriand suivit le roi à Gand et, après la seconde Restauration, il fut ambassadeur à Berlin, puis à Londres, et en 1822, ministre des affaires étrangères. Il paraît avoir eu quelque habileté comme homme d'Etat et il eut une politique hardie et agressive. Il fit entreprendre cette étrange guerre d'Espagne par laquelle les Bourbons replacèrent sur son trône le Néron espagnol, ce monstre de cruauté, Ferdinand VII, que les libéraux avaient renversé. Chateaubriand rendit un grand service à la

monarchie des Bourbons en donnant la gloire militaire au duc d'Angoulême, neveu de Louis XVIII et mari de la fille de Louis XVI, laquelle était, d'après Napoléon, " le seul homme de sa famille." Les Espagnols qui avaient combattu Napoléon avec une si grande énergie n'opposèrent qu'une faible résistance à l'armée du duc d'Angoulême.

Les Bourbons ne récompensèrent pas Chateaubriand comme il le méritait, car déjà en 1816, lors de la publication de son ouvrage, " De la Monarchie selon la Charte," sa pension lui fut retirée et il fut réduit presque au dénuement. Son indépendance de caractère ne plaisait pas à Louis XVIII, qui était trop fin pour ne pas voir que son célèbre sujet aimait la monarchie plus que le monarque. Chateaubriand vendit tous ses livres, excepté son Homère, et mit à la loterie sa propriété de la Vallée-aux-Loups. Sur quatre-vingt-dix billets à mille francs le billet, on n'en prit que quatre et la propriété fut vendue cinquante mille francs au vicomte de Montmorency. Telle fut l'ingratitude du roi et des royalistes en 1816. En 1824, malgré le grand succès de la guerre d'Espagne, Louis XVIII destitua brutalement Chateaubriand, et celui-ci devint à la chambre des pairs l'adversaire du gouvernement et non du roi, oubliant qu'il était impossible alors de séparer le roi de son gouvernement. Sous Charles X, Chateaubriand fut nommé ambassadeur à Rome et se rendit à son poste accompagné de sa femme qui s'occupait à ce moment à fonder un asile pour les vieux prêtres indigents. L'auteur du " Génie du Christianisme " fut enchanté de son ambassade à Rome où il fut reçu avec grande faveur par le pape et les cardinaux. Néanmoins, fidèle à ses principes, il quitta un poste qui lui plaisait beaucoup, afin de ne pas faire partie du gouvernement du prince de

Polignac dont l'esprit étroit et l'obstination et la stupidité de Charles X devaient amener la Révolution de Juillet.

A la chute des Bourbons, Chateaubriand leur resta fidèle; il se démit de la pairie, de ses titres et de ses pensions, et ne reconnut jamais la royauté de Louis-Philippe. Il redevint très pauvre et prépara une édition complète de ses ouvrages. Il était très désireux de quitter la France avec sa femme pendant quelque temps, et Charles X en exil vint généreusement à son secours en lui envoyant vingt mille francs pour deux ans de la pension qu'il n'avait pas voulu recevoir de Louis-Philippe. Il voyagea alors en Suisse et en Allemagne et à son retour apprit l'arrestation de la duchesse de Berry et son emprisonnement à Blaye.

Chateaubriand avait écrit à la duchesse de Berry: " Madame, votre fils est mon roi, " et ces paroles étaient devenues la devise des légitimistes. Quoiqu'il n'eût pas approuvé l'expédition en Vendée de 1832, où la mère du comte de Chambord s'était conduite avec imprudence mais aussi avec héroïsme, Chateaubriand resta fidèle à la duchesse lorsqu'elle fut malheureuse. Il avait écrit une vie touchante du duc de Berry, ce fils infortuné de Charles X, assassiné en 1820, et la duchesse le pria d'aller trouver le monarque déchu pour tâcher d'obtenir que son rang dans la famille royale lui fût maintenu, après qu'elle eut annoncé son mariage secret avec le comte de Lucchesi-Palli. Chateaubriand entreprit cette mission près de Charles X comme un devoir sacré mais ne réussit pas à réconcilier le roi avec sa belle-fille et celle-ci n'eut plus aucune influence sur ses enfants. Sa fille devint duchesse de Parme et son fils, le comte de Chambord, mourut en 1883 après avoir été un Prétendant loyal, honnête et consciencieux.

Dans sa vieillesse Chateaubriand devint de plus en mélancolique et il aurait été malheureux sans l'affection dévouée de deux femmes distinguées, Mme de Chateaubriand et Mme Récamier. Ce fut en 1816 que commença son intimité avec Mme Récamier ; elle avait alors trente-neuf ans mais elle était encore dans toute la splendeur de sa merveilleuse beauté. Elle réunissait dans son salon, comme autrefois Mme de Beaumont, les personnes les plus distinguées de l'époque et maintenait la royauté littéraire de Chateaubriand. Les jeunes écrivains s'inclinaient avec respect devant l'auteur d' "Atala" et de "René" et écoutaient religieusement la lecture de ses derniers ouvrages, surtout quelques pages des mémoires ; mais Chateaubriand voyait bien qu'on le considérait comme un homme d'un autre âge, comme un "grand ancêtre." A partir de 1838, pendant dix ans il partagea également son temps entre sa femme à l'Infirmerie Marie Thérèse et Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois. Il écrivait tous les jours un billet à celle-ci et tous les jours à trois heures, il se rendait chez elle. Il était si ponctuel dans ses visites qu'il dit que les boutiquiers réglaient leurs montres en le voyant passer. Son intimité avec Mme Récamier nous rappelle celle de La Rochefoucauld avec Mme de La Fayette, mais nous devons admettre que l'affection des deux femmes était bien moins égoïste que celle des deux grands hommes qu'elles adoraient presque. Chateaubriand lui-même a exprimé cette idée franchement lorsqu'il dit: "Un homme vous protège pour ce qu'il vaut ; une femme pour ce que vous valez : voilà pourquoi, de ces deux protections l'une est si odieuse et l'autre si douce."

En 1847 Mme de Chateaubriand mourut et Chateaubriand fut frappé de paralysie. La partie inférieure de son corps était presque morte, mais sa belle figure était

encore pleine d'expression, car ses yeux brillèrent du même éclat jusqu'à la fin de sa vie. Mme Récamier devint presque aveugle et Chateaubriand, à la mort de sa femme, avec délicatesse et tendresse, pria son amie d'accepter son grand nom et d'unir leurs deux carrières à leur déclin. Mme Récamier refusa de devenir Mme de Chateaubriand mais soigna l'illustre paralytique avec le plus grand dévouement. Dès qu'il mourut, le 4 juillet 1848, Mme Récamier devint complètement aveugle, comme si, d'après un critique contemporain, elle ne tenait plus à la lumière du jour, puisqu'elle ne pouvait plus contempler les traits de son illustre ami.

Chateaubriand avait voulu avoir un tombeau grandiose et pittoresque et il avait négocié avec Saint-Malo afin d'obtenir pour sépulcre le rocher du Grand-Bé, dans la rade de sa ville natale. C'est là, sur un roc battu par les vagues du tumultueux Océan, que repose l'auteur du " Génie du Christianisme." Son tombeau est aussi poétique que ses sublimes ouvrages.

Nous ne parlerons pas ici des œuvres de Chateaubriand ; nous avons voulu donner une esquisse de sa vie et de son caractère d'après les " Mémoires d'Outre-Tombe." Ce dernier ouvrage est un des meilleurs écrits de Chateaubriand. On y voit l'ironie la plus mordante, l'esprit fin, et le style est poétique et harmonieux. Quant à l'homme on déplore son égoïsme, mais on admire son courage et son indépendance. Chateaubriand fut un précurseur de Lamartine et de Victor Hugo, et ne leur est pas inférieur en génie. Dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle on placera toujours parmi les plus grands noms celui de François René de Chateaubriand.

ALCÉE FORTIER.

Deux Lettres inédites du Rév. Père N. I. de Beaubois, S. J. 1726-1727.

DR. G. DEVRON.

Nicolas Ignace de Beaubois, le fondateur de la mission des Jésuites en Louisiane, naquit à Orléans, le 15 octobre 1689 ; il entra au noviciat de l'ordre des Jésuites à l'âge de 17 ans. En 1720 il était aux Illinois et il signa comme curé de la Paroisse de la Conception. Vers le commencement de 1726, il visita la Louisiane et se rendit en France afin d'obtenir des pères Jésuites pour diverses missions qu'il devait établir, et en même temps pour compléter les arrangements nécessaires avec les sœurs Ursulines, pour la création d'un couvent de cet ordre à la Nouvelle-Orléans.

Avec la permission de l'évêque Saint Vallier, il s'adressa aux Ursulines de Rouen. Il n'eut aucune difficulté à obtenir leur consentement, mais des objections se présentant sans cesse, il obtint l'influence du Cardinal Fleury, et le 18 septembre 1726, le Brevet du Roi pour l'établissement d'un couvent de dames Ursulines à la Nouvelle-Orléans fut accordé.

La Compagnie d'Occident s'engageait à maintenir six sœurs, à payer leur passage et celui de quatre domestiques. Deux sœurs devaient se charger des malades de l'hôpital, une troisième devait être prête à remplacer l'une ou l'autre des deux premières : une quatrième devait gérer l'hôpital, et une d'elles devait être la maîtresse d'une école publique pour les enfants pauvres.

Pour les termes du contrat, voir le Vol. III, B. F. French, Historical Memoirs of Louisiana, pages 79 à 83. Ledit contrat y est imprimé en entier et en français, comme note sur l'arrivée, le 5 janvier 1721, de quatre-vingt-une jeunes femmes, de la Salpétrière de Paris, sous la surveillance des sœurs Gertrude, Saint-Louis et Marie qui n'étaient pas des Ursulines.

Le 12 janvier 1727, la Mère Marie Tranchepain, de Saint-Augustin, avec sept sœurs professes, une novice et deux séculières, se réunirent au couvent des Ursulines de Hennebon, prêtes à s'embarquer pour la Louisiane; mais elles ne purent partir que le 21 février de la même année. Elles étaient accompagnées des Pères Tartarin et Doutreleau.

Le père de Beaubois, avec son *ménage* de quinze personnes, après avoir fait tous les arrangements pour le départ des Ursulines, se dirigea vers Lorient afin d'arriver à la Nouvelle-Orléans le plus tôt possible et être prêt à les recevoir.

J'ai en ma possession deux lettres du Rév. Père de Beaubois, l'une datée du 2 novembre 1726, de Lorient, la seconde du 11 mai 1727, de la Nouvelle-Orléans. Je me propose de les soumettre aux lecteurs des Comptes-rendus de l'Athénée Louisianais, en les prévenant que ces deux lettres, comme celle du Capucin, le Père Raphaël de Luxembourg, publiée dans les Comptes-rendus de l'Athénée Louisianais, du 1er mai 1889, avaient été mutilées et qu'il m'a fallu compléter la fin et le commencement des lignes.

Après l'arrivée des dames Ursulines à la Nouvelle-Orléans, le 6 août 1727, le Père de Beaubois fut créé leur directeur et en même temps Vicaire Général, et de là le commencement de la querelle des Vicaires, car le Père Raphaël de Luxembourg réclamait le même titre

comme curé de la Nouvelle-Orléans et supérieur de la Mission des Capucins. Ce dernier réussit non seulement à faire interdire le Père de Beaubois, mais à le faire retirer de la Colonie. Avec Gilmary Shea que j'ai suivi dans le récit qui précède, je crois que le Père de Beaubois rentra en France et y mourut quelques années plus tard. Le Rév. Père Widman, S. J., du collège St-Charles, à Grand Coteau, croit qu'il est retourné aux Illinois et y serait mort.

Note.—Dans la première lettre il y est parlé d'un esclave ; il avait été acheté pour les Ursulines.

Note No. 2 —Les deux lettres sont copiées textuellement avec l'orthographe et la ponctuation de l'époque.

Monsieur

Monsieur de La Loë,
Secrétaire de La Compagnie
des Indes à L'hotel
A Paris

Monsieur,

Je n'ai pas encor eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis parti de Paris, j'ai toujours esté comme un sauvage ennuyé et vagabond surtout depuis mon arrivée a l'Orient d'où il nous faut faire de continuelles excursions d'un côté et d'un autre. Ne partirons nous donc jamais, monsieur! quel cruel assaut à notre pauvre bourse que ce délai et ce retardement aussi ennuyeux que long. Je vous avoue que le sang me bouillone dans les veines tous les quarts d'heure du jour. au 1er ordi-

naire je prendrai la liberté de prier sur cela une modeste représentation à Mrs de la Compagnie. je puis bien en sureté de Conscience tenter quelques petites gratifications pour payer les dettes que je contracte ici tous les jours pour mon ménage dont les frais me reviennent sans compter l'extra ordinaire à plus de 12^{liv} par jour pour quinze personnes. Mais non je n'en demanderai point mais seulement l'avance du 2d quartier. Rien n'est plus raisonnable que cela. qu'en dites vous? Souvenez-vous je vous prie dans le moment où il en sera question de vos bontés ordinaires. En vérité il s'agit ici de mon honneur et de mon crédit, et sans quelque retour Compassif de la part de ces messieurs il nous faut absolument faire banqueroute. Ce serait là une vilaine sortie de la france et une ridicule entrée au Misciscipi. J'ai vu le Sr francois dont vous me chargez. Comptez monsieur que j'en aurai soin et que je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Vous avez eu raison de me prévenir qu'il n'a pas grand génie et je lui donnerai quand il le voudra lettres patentes en confirmation. Nous aurons le temps de faire connaissance. J'ai commencé sur un ton qui peut-estre ne lui plaît guère. Il prend de petits airs de hauteur dont tout le ménage m'a porté plainte, et ces plaintes d'un corps, partie d'une chose respectable, j'y ai eu égard et des mots assez forts ont suivi; le jeune homme en a esté touché et en ce qu'il n'estait pas avec moi sur le pié de Pensionnaire des jésuites, n'estant de condition vivant de ses rentes, qui passait dans les pays étrangers par charité. Nous avons fait un petit échange de ses beaux titres en celuy plus pratique des PP. Jésuites, et sur le champ je lui fis rincer un verre ce qu'il fit de bonne grace et non en apprentif. Vous aviez oublié le frère.... sur le rôle des passagers où vous ne mettiez que six pères Jesuites aussi....

l'Esclave que j'ai acheté de Mr de Bourgmon que je vous avais prié d'insérer et d'ajouter au nombre des 7 ouvriers. Je ne scais pas si vous avez eu la bonté d'écrire à Mr de fayette au sujet des.... livres de cire. Ce Monsieur dans les commencements estait un peu lent, il me semble cependant que cela revient. mais il faut disputer le terrain pour le peu que j'ai a faire embarquer. je dis le peu parce qu'en effet il y a très peu de chose au dela des quaisses qui sont venues de Paris qui ne seront à nous qu'à près qu'on nous les aura livrées à la Nlle-Orléans de la part de votre Compagnie. Un peu d'aide de votre part Nous fera grand bien cher Monsieur De La Loë. En suite vous devriez bien vous empresser a vous débarrasser de nous. quand je m'y mets je suis un peu importun, et si nous étions partis il y a trois semaines je ne demanderais rien Lundi prochain de la Compagnie. Tous les pères qui sont ici m'ont tous chargé de vous saluer et de vous assurer de leurs respects. pensez quelque fois à nous, Monsieur, je suis persuadé que vous ne doutez point de Notre attachement pour vous. je ne vous dis rien de moi en particulier, je suis sûr que vous me rendez entière justice sur cela, je suis, je vous assure de tout mon cœur et avec toute la considération possible,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

N. I. DE BEAUBOIS, Jés.

ce 2e novembre 1726.

Note.--Cette lettre est évidemment écrite de Lorient.

Monsieur,

Je suis charmé de n'avoir que de bonnes nouvelles a vous apprendre de ce pais-ci dont vous prenez tant de Part. L'arrivée et encore plus la bonne conduite de Mons'r Perrier y a fait un grand changement, sa fermeté et sa sagesse y ont retabli insensiblement le bon Ordre et la Concorde qui estaient bannis d'ici. Dieu veuille que tout ce qu'on mande de bien de la Louisiane à la Compagnie engage ces Messieurs à souscrire largement aux demandes que vous faites en notre faveur. Je vous assure qu'on ne saurait mieux faire, et pour peu que la Comp'e donne de suretez à l'habitant c'est incroiable à en juger par le passé ce qu'il peut faire dans la suitte. Je suis habitant par dessus la teste. La charrue marche depuis quinze jours, et j'ai une petite plantation de tabac qui est magnifique en vérité! c'est bien dommage que j'ai fait les pertes que j'ai faites en arrivant ici. Vous verrez par la lettre que j'écrivis à Monsieur l'abbé Raquet combien cela me met de l'arriere et dans quel Embarras je suis. Dieu soit béni, il est le maistre et il scait ce qu'il faut. Je hazarde une petite demande à la Compagnie en lui exposant ma misère, je ne scais si elle y aura égard. un petit coup d'Epaule de votre part fera des merveilles, et vous scavez combien je vous serai obligé. Vous aller revoir le Pauvre Monsieur.... je le regrette, et la Compagnie se prive d'un bon sujet, il est toujours le même, et il prétend que quelque chose que vous puissiez dire que vous le regretterez toujours. Mr L'abbé Barthelon qui doit vous remettre cette lettre-ci entrera avec vous dans un détail qui vous fera plaisir. C'est un fort honneste Eclesiastique qui mérite que la Comp'ie ait

quelqu'attention pour lui, il serait à souhaitter que vous n'eussiez que des aumoniers de cette trempe la.

Je ne sçais, Monsieur, si vous avez eu la bonté d'écrire à Mon's de la chaise à mon sujet, mais je le trouve bien dur à mon Egard. je veux bien croire que cela ne part pas d'un cœur indisposé contre moi, quoi que je m'apercoive de quelque petite chose, par ce que je ne suis pas le seul qui s'apercoive de sa dureté. je fais tout ce que je puis pour Gagner ses bonnes graces, mais tout se borne a un honneste dehors qui autre fois estait soutenu par quelque chose de meilleur et qu'on a fait disparoistre.

Voudrez vous bien Monsieur me faire le plaisir de procurer le passage à la fille de Mme de...... c'est une jeune enfant de 8 à 9 ans que Me...... avait laissé en france qu'elle fait venir auprès d'elle, si la Comp'ie ne veut pas lui accorder son passage on le paiera ici, Cette dame n'estant pas en Estat de le paier en France. Apparemment qu'il y a eu quelque contre ordre pour la Gironde, il n'est pas possible si elle est partie au temps de sa destination qu'elle ne fût déjà ici. Nous l'attendons avec grande impatience et je suis bien inquiet de ces pauvres Religieuses qui sont attendues ici comme le Messie. je compte toujours, Monsieur sur ce que vous avez eu la bonté de me promettre et de me donner avis de ce qui nous regarderait. je vous assure que j'ai grande confiance en vous, et j'espère que vous voudrez bien ne la pas rendre vaine. Tous les Pères qui sont ici me chargent de vous saluer de leur part. vous tenez très souvent vostre petit coin dans les Colloques de la Communauté. ils se disposent a partir incessamment chacun pour son endroit. jugez de l'Embarras ou je suis, une terre a faire valoir, une cour a faire, le départ de 16 a 17 personnes, dans divers endroits, un ménage a pourvoir avec une bourse vide, des créanciers a satisfaire et

tout cela dans un temps qu'un vaisseau est pret à partir. je suis je vous assure plus embarrassé et plus occupé que la dame la plus mondaine n'est occupée a sa Toilette. Je crois que le pauvre francois perd à vue, il devient de plus beste de jour a autre. je l'envoie aux Akansas avec le P. du poisson. il y sera très bien, mais s'il ne vient pas a bout d'en faire quelque chose il faudra nécessairement jetter le manche après la cognée.

Adieu, Monsieur, mille remerciments de toutes vos bontés, Continuez Les moi je vous prie et soiez persuadé qu'en nous obligeant vous n'obligerez point des ingrats.

J'ai l'honneur d'Estre avec respect et toute la considération,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

N. I. de Beaubois, Jés.

a la Nlle Orléans ce 11e mai 1727.

Note.—Cette lettre, comme la première, devait être adressée à Monsieur de la Loë, le Secrétaire de la Compagnie des Indes.

L'ANCÊTRE

Nouvelle.

I

Cabol, le pâtre, ne connaissait que la Séranne, sa montagne des Cévennes, et là-bas, dans la vallée profonde, le village de Brissac, où il descendait une fois par semaine, soit pour vendre quelques bêtes de son troupeau, soit pour porter de l'argent au fermier de son maître. D'une fille de pâtres qu'il avait épousée sur le tard, il avait eu un fils, Joachim. Celui-ci, ayant voulu, par ambition, apprendre la culture des blés et des prairies, monta, à l'âge de vingt ans, sur le plateau désolé du Larzac. Il y acheta un sol labourable et une grange qu'il dut restaurer. Un filet d'eau passait là, dans les prés, qui se développèrent. Joachim acheta des moutons, puis des vaches. Ce bonheur lui donna de l'orgueil : il épousa une orpheline, servante en quelque ferme prochaine. Mais, comme s'il fût interdit aux hommes de connaître la joie de vivre sur le plateau désolé, le ruisseau brusquement s'infiltra dans le sol caillouteux et disparut. Le troupeau, privé d'eau et de pâturage, périt en deux mois. Les jeunes époux durent chercher, aux alentours du domaine, une veine d'eau. Or, un soir qu'ils piochaient au faîte d'un versant, un bloc de pierre se détacha sur eux, et les roula au fond d'un trou, parmi des broussailles.

Ils laissaient une enfant de dix mois, Rose, qui était née le même jour que la première fleur était venue sur le rosier de la ferme. Leurs voisins, par une charité dont ils se montraient fiers, s'en allèrent dans la vallée porter l'enfant au vieux pâtre. C'était heureusement jour de marché, à Brissac. Cabrol se trouvait sur la place, au milieu de son troupeau.

Les paysans du Larzac s'inquiétaient de l'accueil que leur ferait le vieux pâtre. Car, farouche et sombre, celui-ci ne manquait pas une occasion de déclarer que, pour durer sur la terre, il ne faut s'embarrasser ni de fatigues ni de peines. A cette heure, il comptait quatre-vingt-cinq ans sonnés. Sa haute taille ne pliait pas encore; ses mains crevassées ne tremblaient guère, lorsqu'il ravaudait sa houppelande aux plis lourds et ses guêtres de cuir; son visage long, à barbiche de bouc, luisait de force et de santé. Autour de lui, la nature restait immuable, sa Séranne inculte, dont le sommet pareil à l'échine pelée d'un monstre resplendissait dans le soleil. Les créatures seules succombaient. Lui, l'ancêtre, durait toujours. On le craignait un peu, à cause peut être de la vertu fatidique que semblait avoir son être défiant les saisons. Sa vie modeste et contente, dans la solitude, intriguait le pays quelquefois. Aujourd'hui que la fatalité le dérangeait brusquement dans ses habitudes, chacun se réjouissait, non sans malice, qu'il eût, au moins une fois, à sortir de son égoïsme.

Debout au milieu de son troupeau, le bâton de hêtre en main, Cabrol attendait le fermier. Il était seul, dans un coin de la place. Les paysans du Larzac s'avancèrent donc vers lui et racontèrent aussitôt la mort de Joachim.

Cabrol, interloqué d'abord, se tourna vers la Séranne, en maugréant, la Séranne dont les bois bourdonnants et la lumière inspiraient en son âme les moindres résolutions. Après un silence, il frappa le sol de son bâton et cria :

—Ah ! je le savais bien, que le fils d'une lignée de pâtres ne peut vivre que dans sa montagne !.. Joachim, en me quittant, a commis un péché. Faut-il donc que ce soit moi qui en subisse l'expiation ? Pourquoi s'en est-il allé vivre dans la plaine ?

—Oui, riposta un rustre velu, qui portait sur son épaule la corbeille où l'enfant sommeillait. Dis !... Joachim n'est-il pas assez puni d'être mort jeune avec une femme qu'il aimait ?....

—Ah !.. Si, vivant, il était malheureux, je ne le plaindrais pas, je ne m'attarderais pas une minute à discuter avec vous.

Le rustre retira de la corbeille l'enfant emmaillotée dans des langes bien blancs et parfumée des feuilles d'amandiers, sur lesquelles on l'avait couchée. A la vue de l'innocente créature, Cabrol fut remué dans son cœur à l'écorce si rude, et d'instinct il tendit ses bras vers l'enfant de son fils. Il la souleva plus haut que son front ; il s'attendrit un moment à contempler le visage rose et joufflu, les cheveux blonds, les petites mains curieuses qui s'agitaient vers lui, vers son bonnet dont un pan lui tombait sur la nuque. Comme elle s'éveillait, ses yeux étaient humides, ses joues aussi rouges que des pommes. Etonnée, rieuse, elle fit un gazouillis d'oiseau ; elle ne voyait plus maintenant que ce pâtre dont les yeux gris avaient des reflets de métal.

—Hé ! bien, dit-il, puisqu'elle est à moi, je l'emporte.

Il serra l'enfant contre son cœur, avec un geste d'avarice. Les paysans riaient doucement, enchantés tous ensemble qu'il pût, à son âge, changer de nature, devant une enfant. Mais il les chassa d'un signe de son bâton :

—Vous autres, écartez-vous.

Le fermier du château s'approchait en se dandinant. Cabrol lui donna de l'argent, sans parler. Ensuite, ayant ordonné au chien de rassembler le troupeau, il arrangea l'enfant douillette entre ses bras, parmi des toiles, et reprit le chemin montant de sa hutte.

II

Rose grandit dans la montagne. Le vieux pâtre l'aimait plus que ses bêtes mêmes. Car cette fillette de quinze ans ne ressemblait pas à celles qu'il avait fréquentées en son temps de jeunesse. Elle ne lui rappelait point l'humanité médisante et envieuse, hors de laquelle il s'obstinait à vivre. Elle se nourrissait, comme lui, de lait et de fromages. Depuis quelques années, elle cousait ses jupes de bure et ses corsages de laine, dont il lui rapportait du marché, sous forme de cadeau, la matière simple. Il lui avait appris juste les paroles nécessaires, dans cette existence divine où son âme lentement s'élevait, comme un oiseau vers le ciel. Elle se plaisait avec lui, ne sollicitait jamais de descendre parmi les filles de son âge et de connaître les choses différentes qui peuvent être dans ce monde. Elle s'intéressait passionnément aux bêtes de l'étable, sous les conseils de l'aïeul qu'elle appelait son père. Il l'aimait d'un amour sans mélange, persuadé qu'elle redouterait toujours aussi la destinée des gens de la plaine, plus lucrative sans doute, mais exposée à tant de périls.

Elle grandissait, hardie et souple. Parfois, lorsqu'elle courait deça delà, escaladant les pierres, sous les chênes tordus, à la poursuite d'une brebis espiègle qui refusait de rentrer à l'étable, ses cheveux tout d'un coup se détachaient, au vent de la course. Alors, elle gagnait un ruisseau, sous des ombrages : là, dans le courant limpide, elle mirait sa chevelure blonde qui s'échappait de ses doigts en jouant, comme un feuillage. Elle regardait se lever et s'abaisser ses bras comme des rameaux frais, ses oreilles polies comme des cailloux sur le sable d'une source, et ses yeux bleus qui, au fond de l'eau, brillaient davantage. Ensuite elle rentrait à la

hâte, alerte et animée. Le pâtre s'alarmait de la voir se fatiguer ainsi, craignant peut-être qu'à son tour elle ne mourût.

—D'où viens-tu ? lui demanda-t-il un soir. Tu tomberas, et ce sera fini.

—Il faut que je connaisse la Séranne autant que toi.

—Ah ! la curieuse !......

—Ecoute. Il y a là-haut, vers la droite, des rochers où je ne suis pas encore allée. Il me semble y avoir aperçu un toit plus beau que le nôtre.

—Bah ! Ce n'est rien du tout.

Cabrol eut un air de mystère, qui intrigua l'enfant davantage. Le lendemain, elle grimpa entre les rochers convoités. Ses bêtes, fidèles, la suivaient non sans fatigue. Soudain, une toiture de tuiles apparut, surmontée d'un clocheton que vêtissait la mousse. C'était un de ces ermitages délaissés qu'on rencontre de loin en loin dans les Cévennes. Rose examina ses murs troués comme un habit de pauvre, sa façade déchiquetée par les intempéries. Elle poussa la porte, et tandis que les bêtes se couchaient au dehors, sur le gravier, elle s'avança. Le jour froid et voilé, qui tombait de la voûte, lui fit fermer les yeux. Elle les rouvrit peu à peu, avec timidité, et considéra le plâtre éraillé des murailles, que décorait un unique tableau, où elle reconnut, sous des chênes de la Séranne, des moutons énormes qu'un berger conduisait. Au fond de la masure, sur un autel formé de blocs superposés, s'érigeait une croix fruste et flétri, à l'ombre de laquelle se tenait faiblement sur ses pattes un agneau menu taillé dans quelque racine. Rose souriait devant cette chose d'art ingénu découpée avec tendresse par les doigts d'un berger de sa race. Mais la croix, qu'était-ce, que signifiait cette union de branches au geste fraternel ? Elle allait la toucher, lorsque, prise

de crainte, en un sentiment de pudeur ineffable, elle demeura immobile, confuse. L'agneau de bois, au contraire, elle osa le toucher, et même se pencha pour l'effleurer de ses lèvres. Puis, elle sortit en courbant le front. Le silence de ces murs, qui avaient à travers les siècles entendu tant de prières, l'impressionnait ardemment. Et, le cœur un peu triste, elle revint à pas lents à la hutte de l'ancêtre.

Le soir était solennel, autour de cette hutte perdue sur la hauteur, parmi les bois et les rochers, dans le rayonnement de la lumière grise qui montait, en mourant, vers les nues profondes. Les moindres rumeurs devenaient plus sensibles: frémissements de vent, cris d'oiseaux de proie, murmures de ruisseaux sous les haies. L'ancêtre, devant sa porte, contemplait cette fin du jour. Sa centième année était révolue. Ayant vécu simple comme les plantes, il vivrait donc aussi longtemps que les chênes qu'il avait toujours vus vigoureux. La houppelande sur l'épaule, il joignait les mains et levait le front, sans penser peut-être. Au bruit du troupeau, il se détourna. Rose accourait, agile, triomphante d'annoncer à l'aïeul sa découverte.

—Dis-moi, s'écria-t-elle. Ne me gronde pas.. Quelle est cette grange là-bas, dans ces rochers ?

—Curieuse !.. Que vas-tu chercher si loin !.. Tu n'es pas bien ici ?.... Allons, pour que tu ne sois plus tourmentée, je t'expliquerai cela tout à l'heure.

Ils remisèrent les bêtes dans l'étable. Bientôt, tandis qu'ils mangeaient, assis sur un banc, l'ancêtre parla. Jamais, il n'avait révélé à sa fille les émouvantes vérités de la religion qu'on enseigne aux plus petits enfants. Il n'y songeait point. Elle n'avait appris le nom de Dieu que parce qu'il le proférait en ses moments d'ennui. O mon Dieu !.. gémissait-il parfois.

Un lumignon éclairait le logis, les pierres trapues soutenant une charpente de branches, les murs enduits de plâtre noirci par la fumée. Cabrol, tout en couvrant un guignon de pain du fromage de ses brebis, parla :

—Ne t'inquiète pas, ma fille, de cette grange. Elle est pour les gens d'en bas. Tous les cinq ou six ans, il y a des cultivateurs de Brissac qui montent dans nos parages pour voir le ciel de plus près et l'implorer.

—L'implorer ?

—Oui, ils le connaissent moins que nous. Quelles grâces lui demandent-ils ? Ma foi, d'être cléments à leurs cultures, d'embellir leurs épouses ou leurs filles.. Car, elles n'ont pas ta santé, va.

Rose se mit à réfléchir, devant ces choses du ciel qui émouvaient sa pensée et lui donnaient le désir de savoir davantage. Et passant une main sur son front, elle regarda, par la porte, l'espace immobile, la clarté blanche qui fuyait la montagne. Le vieux pâtre se taisait, feignant d'ignorer la religion divine que professent les hommes. Il aimait jalousement sa fille : il redoutait que l'idée de la mort, une inquiétude du monde et de l'au-delà ne ternît cette âme plus fraîche qu'une fleur qui ne dure qu'un printemps. L'enfant oublia tout à coup son désir de savoir, et dans un essor de gaieté, demanda :

—Mais l'agnelet de bois, qui donc l'a porté là-haut ? Je voudrais bien en avoir un pareil.

—Je t'en donnerai un plus beau, parce qu'il sera vivant et que nous le choisirons dans notre étable.

—Oh! je serai contente ! Je l'aimerai beaucoup.. toi aussi, mon père.

Elle sautillait sur le banc, paraissait plus jolie, animée du désir de posséder, à son tour, un être de la montagne, une créature du monde qu'elle connaissait tant. Cabrol, le lendemain, tint parole. Rose prit en ses bras l'agneau

blanc, à peine sevré de sa mère, et le berça comme une poupée. L'agneau la regarda de ses yeux roux qui semblaient de cristal, il leva vers ses joues son museau aux oreilles pointues, à l'humide langue rouge. Au jour de l'espace, qu'il n'avait pas vu encore, il ferma les yeux, devant la terre immense peuplée de pierres et d'arbres. Rose le fit marcher: au contact du sol, il tressaillit et se mit à bêler. Rose l'appela, lui fit des gentillesses, et tout frémissant, il suivit docilement ses traces dans le chemin. L'ancêtre riait si fort que ses épaules en étaient secouées.

Désormais, Rose amena son agneau dans la montagne. Elle le soulevait entre ses bras, au passage dangereux de cailloux, sur le bord des abîmes. Il apprit si vite le visage et la voix de Rose qu'il se plaignait dès que, pour lui faire une niche, elle se cachait et le laissait seul, perdu dans les broussailles.

Un jour qu'elle jouait ainsi, un aigle, qui se reposait dans le bois voisin, entendit ses bêlements plaintifs. Alors, il s'éleva, lent et superbe : il vit l'agneau égaré, loin du troupeau, plana un moment ; puis, tel que la foudre, fondit sur lui et l'emporta dans ses serres terribles.

Rose poussa un coup de détresse :

—O mon Dieu !..

La désolation entra dans son âme, le sens du malheur et de la mort. Ne songeant plus à son troupeau, elle n'eut de pensée que pour la faible bête, sa compagne. Le nid de l'aigle se trouvait très haut, au pied d'une falaise. Elle s'y rendit, escaladant les tertres et les rocs avec célérité, sans conscience des périls. Déjà, elle se penchait au bord de l'aire, soulevait en ses mains robustes l'agneau dont les aiglons avaient dérobé un peu de laine pour se réchauffer, lorsqu'un fracas plus strident qu'un

bruit de branches entrechoquées fendit l'air. L'aigle, d'un vol, survenait. Tandis que, tournant trois fois dans le soleil, il agitait ses ailes, Rose saisit une branche et s'apprêta hardiment à se défendre. Il plana, il voulut de nouveau fondre sur la jeune femme dont les yeux brillaient. Mais elle frappa de sa branche les ailes étendues qui retentirent, et l'aigle, blessé, griffant de ses serres le tertre rocheux, s'arrêta.

Rose redescendit vers le troupeau. Jusqu'au soir, elle garda l'agneau serré contre son sein.

Mais l'ancêtre la gronda, dans la hutte.

—Rose, tu n'es plus une enfant pour t'amuser, voyons. Si je t'ai donné l'agneau, c'est pour que tu le surveilles. Je te surveille bien, moi.

—Oui.. Je ne savais pas que le danger du mal fût si proche, quand on aime.

Elle ajouta d'une voix tremblante :

—Là-bas, dans la vallée, si l'on ne vit pas seuls, la vie doit être plus douce.

A ces mots, l'aïeul frémit de colère. Son front se troubla, comme l'horizon qu'empourprait le couchant.

—Tais-toi ! Mon Dieu, tais-toi !..

Rose courba la tête, aussi honteuse que si elle eût blasphémé. Il lui était donc défendu, même à son âge, de penser aux créatures humaines, ses semblables ? Et le tourment de connaître la vie, plus douce peut-être, des gens qui cultivent la terre ensemble, l'agita dans son sommeil, jusqu'à l'aube légère qui, s'ouvrant au ciel de même qu'une fleur, se mouille de rosée.

III

Quelques jours après Pâques, une famille de Brissac monta en pèlerinage au sommet de la Séranne. Là-haut, se dressait une croix de pierre, qui jamais n'avait

attiré l'attention de Rose, parce qu'ayant perdu ses bras, elle était droite et nue, sans signification. Les pèlerins s'agenouillaient à son ombre grêle et priaient, le plus souvent pour implorer du ciel la guérison d'un enfant atteint d'un mal mystérieux. Ils allaient aussi, là-haut, oublier les misères du travail, jouir de quelques heures de paresse et de fête.

Aujourd'hui, les paysans cossus qui montaient à la Croix du Suc, riaient, s'amusaient parfois de rouler sur les cailloux. Rose, du milieu de son troupeau, les aperçut, et sans être vue, les observa patiemment, avec un plaisir mêlé de crainte. Ces êtres du monde lui paraissaient vieillis et fatigués, l'un d'eux surtout, un homme à face rasée qui était vêtu d'une robe noire, le prêtre. Rose craignit pour eux quelque chute, d'autant plus qu'ils portaient un enfant dans une de leurs corbeilles. Lorsqu'elle les vit parvenus enfin au sommet des roches, dans le bleu du firmament, elle demeura songeuse, inquiète que des étrangers vinssent troubler la montagne, et pour s'égayer, elle berça l'agneau sur ses genoux, en fredonnant.

Auprès de la Croix du Suc, les paysans mangeaient déjà le pain blanc, le gigot garni d'ail qu'ils avaient, la veille, rôti à la broche. Ils se félicitaient de boire l'eau fraîche de la cime qu'alimente la neige, en hiver, lorsque le chef de la famille trouva la citerne tarie. Chacun se désola, à cause de l'enfant qu'on devait, pour ainsi dire, baptiser une seconde fois, en le baignant de cette eau merveilleuse. Soudain, le prêtre, un brave fils de chevriers né dans la Cévenne et qui ne parlait guère qu'en patois du pays, découvrit Rose dans le voisinage. Il comprit que ce devait être la filleule du pâtre, et l'appela. Rose, abandonnant l'agnelet au milieu du troupeau, tant elle était curieuse, eut bientôt fait de grimper jusqu'à la cime.

—Dis-moi, c'est toi qui es l'enfant de Cabrol ?—Oui.

—Il y a de l'eau sur ta Séranne. Veux-tu nous en donner dans une cruche.—Oui..

Les bras ballants, Rose hochait la tête ; elle observait avec émotion ces gens paisibles autour d'une nappe blanche, l'enfant joufflu qui reposait dans une corbeille, surtout le prêtre dont la robe noire l'effarouchait un peu. Elle était si plaisante en sa jupe de bure où se devinait un corps agile, choyé par l'air des montagnes, qu'elle inspirait une sensation de pureté et de joie. Les paysans l'admiraient. Elle s'approcha, afin de mieux voir leurs costumes, leurs chapeaux et leurs bonnets, leurs visages qui n'étaient pas ridés comme celui de son aïeul et qui avaient des dents blanches. Elle eut un frisson de méfiance, lorsque le prêtre, la touchant à l'épaule, la réveilla dans son extase, et elle partit vers le ruisseau. Seulement, elle avait voulu, par gentillesse, baiser la main et les joues de l'enfant aussi adorable que son agneau, et l'enfant s'était remué sous sa caresse : il ouvrait les yeux en souriant, faisait signe vers le soleil qui lui semblait nouveau.

Bientôt, Rose revint, avec la cruche pleine.

—Petite, lui dit le prêtre, tu va rester avec nous et partager notre fête. Ton troupeau ne risque rien. On le voit d'ici.. Tu le surveilleras facilement, va....

—Oh ! non.. Père me gronderait.

—Grâce à moi, ton aïeul ne te grondera pas. Tu sais bien qui je suis ?.. Ton aïeul t'instruit, je pense, sur les vérités de la religion et de l'Eglise ?

Rose tressaillit doucement, au fond du cœur. Aussi franche que l'eau qui gazouille en suivant la pente des coteaux, elle répondit :

—Père ne mentionne jamais ces choses.

—Est-ce possible, mon Dieu !.. Quel mécréant !.. Le jour du prochain marché, j'irai lui parler. Oui..

(A suivre.) GEORGES BEAUME—*Revue Bleue.*